

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Des tourterelles au dragon, les convergences Ohl-Cousture

Ariette Cousture, *Ces enfants d'ailleurs*, (tome 2) *L'envol des tourterelles*, Montréal, Libre Expression, 1994, 414 p., 24,95 \$.

Paul Ohl, *L'enfant dragon*, Montréal, Libre Expression, 1994, 336 p., 24,95 \$.

Normand Cazalais

Number 78, Summer 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38536ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazalais, N. (1995). Review of [Des tourterelles au dragon, les convergences Ohl-Cousture / Ariette Cousture, *Ces enfants d'ailleurs*, (tome 2) *L'envol des tourterelles*, Montréal, Libre Expression, 1994, 414 p., 24,95 \$. / Paul Ohl, *L'enfant dragon*, Montréal, Libre Expression, 1994, 336 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (78), 17–18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Arlette Cousture, *Ces enfants d'ailleurs*. (tome 2) *L'envol des tourterelles*, Montréal, Libre Expression, 1994, 414 p., 24,95 \$.
Paul Ohl, *L'enfant dragon*, Montréal, Libre Expression, 1994, 336 p., 24,95 \$.

Des tourterelles au dragon, les convergences Ohl-Cousture

À travers le monde et les âges, deux romans populaires explorent les possibilités d'identification d'un vaste public à des personnages emportés par des vies extraordinaires.

ROMAN
Normand Cazalais

SE POURRAIT-IL QU'UNE FOIS, puisque nous sommes dans le monde de l'imaginaire, la violoniste Élisabeth, née Polonaise, devenue Montréalaise après les cruautés de la Deuxième Guerre mondiale, croise, rencontre et même — pourquoi pas ? — vive un amour fou ou sans lendemain avec Philip Scott, médecin né au Québec («au Canada», dit le texte) de souche écossaise et parti à la recherche d'un impossible idéal dans la Chine de 1924 ? Se pourrait-il que les héros, puisque héros il y a, d'Arlette Cousture et de Paul Ohl, vivant dans des mondes en apparence fort différents, lointains dans le temps et l'espace, franchissent un jour les limites de leurs livres respectifs et en viennent à se rencontrer ?

Vue de l'esprit, n'est-ce-pas ?

Ces enfants d'ailleurs, d'Arlette Cousture, en sont à leur deuxième tome. Les enfants Pawulscy, rescapés d'une Pologne ravagée, ont refait leur vie au Canada : Jerzy sur une terre du Manitoba, alors qu'Élisabeth et Jan (qui a francisé son patronyme en Jean Aucoin) se sont établis à Montréal, choix qui a entraîné une longue brouille entre les deux frères. Mais chacun, parrain du fils de l'autre, a continué à assumer, malgré tout, ses devoirs envers son lointain filleul.

Nous sommes maintenant en 1962 et ce second volet, *L'envol des tourterelles*, s'étendra jusqu'en 1968. D'autres personnages sont apparus et la trame se complexifie, surtout avec l'affirmation des enfants de Jan et de Jerzy, enfants d'ici quant à eux, qui font leur chemin vers la condition d'adulte, non sans quelques incompréhensions et conflits avec leurs parents. Et, derrière ce présent, toujours là, impalpable mais réel, un passé pas vraiment résolu.

Paul Ohl situe l'histoire de *L'enfant dragon* dans les années suivant la Première Guerre mondiale, guerre qui d'ailleurs en occupe les premiers chapitres. Plongé dans la boue, le sang et la révolte impuissante des tranchées, Philip Scott fait son métier de chirurgien avec une évidente nausée envers la bêtise humaine, à peine tempérée par toute cette douleur qu'il essaie de soulager. Au terme d'une telle boucherie, il préférera rester

en Europe en œuvrant dans les hôpitaux bondés d'estropiés et rencontrera à l'Opéra de Berlin, le 9 janvier 1920, la femme de sa vie, Margaret McLaughlin, pianiste et Canadienne elle aussi.

Quatre ans plus tard, ils débarqueront, avec leurs bagages et le piano de Margaret, à Canton, ville grouillante, inquiétante, sans repos, syncrétisme d'une Chine qui s'est déjà rebellée lors de l'épisode des Boxers et qui connaîtra la rouge révolution quelques décennies plus tard. Par tempérament et inclination, Margaret et Philip, chacun à sa façon, prendront le parti des Chinois contre la culture occidentale et l'occupation britannique : initié, entre deux carnages dans la campagne française, par un aumônier passionné, à la paléontologie et aux mystères des origines de l'espèce humaine, Philip poursuivra ses recherches, absolument fasciné par un médecin chinois ; les valeurs de Margaret basculeront lorsqu'une femme sale et édentée déposera sur ses genoux dans la foule cantonaise un paquet mal fagoté, un nouveau-né qui aurait pu subir le sort de milliers d'autres et mourir abandonné dans l'indifférence générale, petite créature qui l'entraînera dans une léproserie, dans le défi des autorités et jusqu'au bout d'elle-même.

Deux histoires aux antipodes. Et pourtant...

J'ai lu ces deux ouvrages à la suite l'un de l'autre, à quelques jours d'intervalle. J'avoue être peu familier avec leurs univers romanesques respectifs. Je les ai lus, m'y suis plongé, et — est-ce la faute de mon imagination ? — leur ai trouvé de nombreuses similitudes.

Ce sont, on le sait, des romans dits populaires. Ils se doivent, pour cela, d'être écrits dans une langue à la fois simple et coulante, marquée par un style nerveux, proche du traitement journalistique. Ils sont, en bonne partie, les héritiers d'une certaine tradition orale, de ces contes pleins de rebondissements que se transmettaient les générations. Ces contes, souvent, s'alimentaient au merveilleux mais, dans le cas des romans populaires d'aujourd'hui, c'est plutôt l'extraordinaire — pris au pied de la lettre, «vraiment hors de l'ordinaire» — qui en constitue l'ossature.

Comme autrefois les conteurs à la veillée, les auteurs de romans populaires doivent savoir raconter une histoire, nourrir des inquiétudes



Arlette
Cousture



sinon des tensions, donner vie à des personnages et les rendre attachants (malgré parfois leurs travers), axer les descriptions du cadre ambiant et les introspections psychologiques vers la création d'un climat et les limiter à l'essentiel pour ne pas nuire au rythme du récit ou déranger le lecteur. En un mot, ils doivent être passionnants.

Il y a deux chemins dans l'écriture : amener les lecteurs à soi, au propos, au style, à l'échafaudage de rêves, d'obsessions et de messages qui sont propres à chaque auteur ; ou aller vers les lecteurs, écrire en fonction d'eux et de leurs attentes, adapter les mots et la manière de les faire sonner à ce qu'ils recherchent, consciemment ou non, en ouvrant les pages d'une œuvre romanesque. Les romans populaires appartiennent à cette seconde catégorie, qui n'est pas moins exigeante ou valable pour cela. La scène, entre autres, de Jan chez le «rond-de-cuir» qui doit lui permettre d'obtenir rapidement des «laissez-passer exceptionnels» en est une bonne illustration.

Ces enfants d'ailleurs et *L'enfant dragon* respectent également bon nombre de canons généraux du genre : une construction linéaire qui ne disperse pas l'attention, une certaine complexité de l'intrigue (due, entre autres, à des pans cachés qui se dévoileront peu à peu et à la variété des personnages), une perspective historique qui joue un rôle déclencheur, des amours difficiles, la présence d'une quête quelconque, ça et là des images d'Épinal et, ça et là aussi, des phrases toutes faites, du genre «au matin, il sut qu'il avait pleuré dans ses rêves», «car quiconque se lançait à la poursuite des origines de toute chose devait s'attendre à de sombres alliances». Et, bien sûr, la prééminence des bons sentiments et un *happy end*.

Mais, au-delà de ces généralités, ces deux romans possèdent un

bagage commun particulier. Ainsi, leurs titres révèlent une thématique porteuse — l'enfance — qui puise dans les nobles sentiments, exprime à la fois un ressourcement et une foi en l'avenir, une innocence à gagner ou à retrouver, et une évidente pérennité. L'exotisme agit aussi : ces enfants venus d'ailleurs ont grandi en Pologne et cet enfant, qui peut-être vivra, est issu des mystères de l'Empire du Milieu ; que les personnages principaux se dirigent ou non vers cet ailleurs, celui-ci imprègne tout le récit. Tout comme le temps d'ailleurs, puisqu'il s'agit d'années révolues.

Dans les deux cas, il est manifeste que la guerre prend visage de repoussoir, d'abîme d'inhumanité ; elle étend son emprise tant sur la psychologie des personnages que sur leurs destins. C'est la guerre, même une fois finie, qui définit le cadre du drame et nourrit les pulsions de chacun ; c'est elle (et également par ses manifestations sous d'autres formes, comme la misère, l'injustice, l'exploitation des autres) qui explique et nourrit la volonté d'accomplissement et, dans une certaine mesure, de rachat et de renaissance.

La musique, dans ce climat, fait office — qu'on me pardonne ces images — de point d'orgue, de pause ; c'est l'ouverture tout à la fois possible et réelle à un monde meilleur, pas tant une fuite qu'une nourriture qui permet de croire et de continuer. Enfin, si un dragon et des tourterelles ne se ressemblent guère, j'en conviens, ils n'en gardent pas moins, dans les deux titres, une force symbolique, une force si grande qu'elle sert de support au premier message livré aux éventuels lecteurs.



Paul Obl

TRIPTYQUE

2200, RUE MARIE-ANNE EST, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2H 1N1
TÉLÉPHONE ET TÉLÉCOPIEUR : (514) 597-1666



Sylvie Desrosiers **BONNE NUIT, BONS RÊVES, PAS DE PUCES, PAS DE PUNAISES**

(Roman) 153 p., 17 \$

"Marie, Martine, Monique et les autres. Une pétillante chronique de la trentaine féminine...on peut réellement s'attacher à ces personnages-miroirs de la société moderne."

Dominique Paupardin, *La Presse*

"Une vision bien québécoise et tout à fait moderne des interrogations des femmes dans la trentaine."

Andrée Poulin, *Le Droit*

"Autant de chapitres sur les petits défauts et les interrogations des jeunes femmes d'aujourd'hui. Et pour une fois, les hommes peuvent écouter les confidences qu'elles s'échangent."

Gilles Crevier, *Le Journal de Montréal*



Émile Nelligan **POÉSIES**

en version originale
Édition préparée par André Marquis

© Triptyque

Émile Nelligan **POÉSIES**

en version originale

303 p., 15 \$

Cette édition d'André Marquis se démarque de toutes les autres en présentant, par ordre chronologique de publication, la première version de tous les poèmes connus, un choix parmi les écrits d'hôpital et un rappel de l'influence que Nelligan a eue sur de nombreux écrivains québécois.



Sous la direction de Gabrielle Pascal

Le roman québécois au féminin (1980-1995)

© Triptyque

sous la direction de Gabrielle Pascal **LE ROMAN QUÉBÉCOIS AU FÉMININ (1980-1995)**

196 p., 19 \$

Ce recueil aborde une vingtaine d'écrivaines de chez nous. Dans une moitié des textes, on traite de l'identité au féminin. Il s'agit d'analyses portant sur des personnages à la recherche de leur place dans la société. Dans la seconde partie, apparaissent le thème du corps, haï, meurtri et celui de l'enfance, parfois asservissante jusqu'à l'anéantissement. La passion, baroque ou bourgeoise, est analysée dans ses débordements, tantôt glorifiés, tantôt